

BIBLIOTHÈQUE D'  
HUMANISME  
ET  
RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXXIII



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2021

© Copyright 2021 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L'(Les) auteur(s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

BIBLIOTHÈQUE D'  
HUMANISME  
ET  
RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXXIII



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2021

*La fortune de Jean de Meun dans les lettres françaises à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, sous la direction de Nicolas LOMBART et de Silvère MENEGALDO, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2020, 262 p.

Au cœur de vifs débats, jadis étudiés par Pierre-Yves Badel (*Le Roman de la Rose au XIV<sup>e</sup> siècle : étude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, 1980), pendant les décennies ayant suivi la publication de la seconde partie du *Roman de la rose* à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Jean de Meun a définitivement conquis au fil du XV<sup>e</sup> siècle la place centrale qui demeurera la sienne jusqu'à la première édition critique livrée par Lenglet Dufresnoy en 1735. En rappelant le tournant que représente cette entreprise éditoriale dans les conclusions du volume (p. 239-244), Nicolas Lombart souligne à juste titre combien le portrait du « chef de notre ancienne poésie » livré aux lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle est tributaire du bouillonnement interprétatif que l'insaisissable Jean de Meun a alimenté pendant plusieurs siècles.

Le tournant du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle, marqué par l'extension des livres imprimés en français, est à n'en pas douter un moment-clef de cette réception dynamique. Des dizaines de manuscrits de la *Rose* et, dans une bien moindre mesure, d'autres textes attribués à Jean, sont alors confectionnés ; vingt et une éditions du roman paraissent de 1481 à 1531, sans compter les deux mises en prose réalisées à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Ce foisonnement impressionnant de réflexions et de récritures diverses n'avait suscité jusqu'ici que peu d'études d'ensemble. C'est cette lacune que comble ce volume collectif, conçu dans le sillage d'une précédente enquête sur *Jean de Meun et la culture médiévale. Littérature, art, sciences et droit aux derniers siècles du Moyen Âge* (dir. Jean-Patrice Boudet, Philippe Haugeard, Silvère Menegaldo et François Ploton-Nicollet, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017).

Si Jean de Meun a soulevé autant de passion, ce n'est pas seulement parce qu'il a été très tôt considéré comme un grand auteur ; c'est aussi parce que, jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, il est constamment apparu comme un grand auteur discutable, incitant à la réécriture autant qu'à la dénonciation. Le volume se donne pour ambition de cerner les raisons et les enjeux de ces interprétations en suivant deux axes, posés par l'introduction efficace de Silvère Menegaldo (p. 7-16).

L'objectif premier axe est de comprendre les évolutions de la réception de Jean de Meun sur une période de deux siècles, du *Débat sur le Roman de la rose* en 1401-1403 au règne d'Henri IV. Cet empan temporel large et cohérent permet de déployer l'enquête du côté de la réception matérielle, en tenant compte de l'impact de l'imprimerie, et du côté de la réception historiographique, à travers la figure du « premier grand écrivain » en français construite par les arts poétiques, les listes et les vies d'auteurs célèbres. Le second axe du livre consiste à observer les modes d'appropriation créative des œuvres de Jean de Meun au sein de la production littéraire des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Deux domaines font ici l'objet d'une attention particulière : la reprise des titres et des

idées associées à Meun dans des genres d'écriture variés, de la satire au théâtre ; et sa présence en tant qu'intertexte central dans des poétiques d'auteurs de premier plan, tels que Martin Le Franc, Clément Marot ou Thomas Sébillot, mais aussi sous des plumes moins connues. L'organisation bipartite et chronologique du volume permet de suivre avec clarté l'entrelacement de ces deux axes.

La première partie «Jean de Meun, du manuscrit à l'imprimé», essentiellement consacrée au xv<sup>e</sup> siècle, démontre d'emblée combien la réception ambivalente de Jean de Meun, une dialectique d'admiration et de critique déjà puissante au xiv<sup>e</sup> siècle, s'est amplifiée au fil des décennies. Comme on pouvait s'y attendre, deux œuvres majeures de la littérature en moyen français sont convoquées pour illustrer ce type de réception. Le rôle moteur du *Débat sur le Roman de la rose* est rappelé par Andrea Valentini (p. 37-54), qui souligne combien une posture d'auteur aux intentions complexes, celle qu'incarne Jean de Meun aux yeux des débatteurs de 1402, est porteuse d'une dynamique interprétative très puissante ; c'est avec elle que renouera Alain Chartier lors la querelle de la *Belle dame sans merci* vingt ans plus tard. Jean-Marie Fritz (p. 66-86) revient quant à lui au *Champion des dames* de Martin Le Franc, publié en 1442. Creusant la piste, lancée par Helen Swift (*Representing the Dead: Epitaph Fictions in Late-Medieval France*, Cambridge, D. S. Brewer, 2016), d'un texte littéralement hanté par le souvenir de l'auteur du *Roman de la rose*, il montre comment le nom de Meun, cité vingt-huit fois par Le Franc, sert de leitmotiv à une réflexion socio-poétique sur le langage tricheur. Jean Devaux et Silvère Menegaldo examinent des réceptions plus consensuelles, où la valeur morale des textes de Jean de Meun est mise en exergue. C'est le cas de la mise en prose anonyme du *Roman de la rose* dont les procédés sont étudiés avec minutie par Jean Devaux (p. 87-100) ; mais aussi de la fortune imprimée du *Testament*, du *Codicille* et des *Sept articles de la foi* qui étaient alors attribués à Jean de Meun. Silvère Menegaldo (p. 101-120) révèle une tradition éditoriale précoce (avant 1503) et plus importante qu'on aurait pu le penser pour ces vers pénitentiels, aujourd'hui peu connus, qui offrent une image bien différente du sulfureux romancier.

Ces jeux de continuités et de discontinuités prennent tout leur sens à la lecture de l'article (p. 19-36) que Philippe Frieden consacre au rôle ambigu de Jean de Meun dans les listes de grands auteurs vernaculaires qui ont fleuri au xv<sup>e</sup> siècle. Fondateur d'un ordre littéraire, Meun y introduit aussi la rupture, troublant le déroulement chronologique, mettant à mal les valeurs morales. Or le rôle perturbateur donné à Jean de Meun révèle le fonctionnement de ces listes : elles pensent moins des temporalités historiques qu'une succession de filiations et de ruptures, une tendance longtemps perceptible dans l'histoire littéraire. L'analyse, informée et passionnante, mérite à elle seule une lecture du volume.

Continuités et discontinuités : c'est justement sous ce signe qu'est placée la deuxième partie de l'ouvrage, qui s'attache à la «Renaissance de Jean de Meun» au xvi<sup>e</sup> siècle. Le temps est alors venu où l'appropriation succède à la discussion. L'auteur perturbant prend les traits du modèle. Les cas de Clément Marot et de

Jean Bouchet forment sur ce point un diptyque significatif. Chez Marot, comme le démontre de manière fort convaincante Ellen Delvallée (p. 144-164), Jean n'a rien du caractère quelque peu fictionnel donné à Guillaume de Lorris ; il est un *auctor*, une source de légitimité et d'inspiration vivante dont le poète de François I<sup>er</sup> retravaille le style, les images, les « bons propos ». Chez Bouchet en revanche, en particulier dans les *Angoisses et Remèdes d'Amour* qu'analyse Stéphanie Bulthé (p. 123-144), alternent la connivence avec l'ironiste et le regard désapprouvateur porté sur le misogynne. La continuité des réceptions de Bouchet et de Marot avec les lectures du xv<sup>e</sup> siècle est frappante lorsqu'on les compare avec l'approche plus tardive de Claude Garnier, poète-courtisan du temps d'Henri IV dont Denis Bjaï étudie une réécriture de la *Rose* (p. 225-238). Une nouvelle étape de la canonisation semble franchie : l'innutrition stylistique devient une reprise thématique plus traditionnelle.

Une autre forme d'intertextualité concerne les genres. Le nom et les textes de Jean de Meun ont eu en effet la capacité originale de circuler à travers des modes d'écriture très divers. François Rouget (p. 205-223) présente le cas exemplaire de la satire misogynne. Il dévoile la présence souterraine de Jean de Meun dans la Querelle des Amies et souligne son influence sur les débatteurs La Borderie, Sébillet et jusqu'à Desportes dans le dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle. Moins attendu mais tout aussi suggestif est le rôle réservé à Jean de Meun sur les scènes de théâtre. En fin spécialiste, Mathieu Ferrand (p. 165-176) retrace l'étonnante intégration du *Roman de la rose* dans l'univers farcesque, d'un simple titre cité à un dispositif d'écriture permettant au théâtre lui-même de se réfléchir. Ainsi, dans la *Farce du vendeur de livres*, le *Roman de la rose*, le premier livre que veulent acquérir les lectrices, reste caché au fond du sac du marchand ; éloigné par le temps, le texte scandaleux reste aussi inaccessible aux femmes supposément vertueuses, dont le spectacle donne pourtant à voir les inhibitions et les secrets désirs.

Ultime genre d'écriture ayant donné à Jean de Meun une place de choix : les arts poétiques du xvi<sup>e</sup> siècle. Ils sont éclairés par un excellent article de Nicolas Lombart (p. 177-204), que l'on rapprochera avec profit de la contribution de Philippe Frieden sur les listes d'auteurs au xv<sup>e</sup> siècle. L'évolution des regards portés sur « l'inventeur de rhétorique française », selon Du Verdier, cristallise les inflexions qui traversent les autres formes de réception, éclairées par le reste du volume. Aux débats d'interprétation sur un modèle ambivalent succède la classicisation du premier des grands écrivains français. Certes, jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un parfum de scandale perdure autour de l'ironique, trompeur et misogynne Jean de Meun ; mais peu à peu vu comme une caractéristique de « l'Antiquité française », il se fait plus léger et participe à sa séduction. Chez Du Verdier comme chez Pasquier, Jean de Meun, devenu prestigieuse antiquité littéraire, prend les traits du génie national. Complexe et malicieux, savant et divertissant, courtois et gaulois, l'auteur insaisissable du *Roman de la rose* incarne dès lors une certaine idée de « l'esprit français », promise à un bel avenir.

Lausanne.

Estelle DOUDET

Universités de Lausanne et de Grenoble Alpes